

Amérique latine — Premières oeuvres Bancs d'essai

Charles-Stéphane Roy

Number 234, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C.-S. (2004). Amérique latine — Premières oeuvres : bancs d'essai. *Séquences*, (234), 30–31.

FFM 2004 | PREMIÈRES ŒUVRES



Chain

Bancs d'essai

émeutes et quelques idylles inachevées, l'authenticité du ton, la dégaine débonnaire des comédiens, l'entrechoquement d'images d'archives télé aux prises de caméra à l'épaule puis l'approximation esthétique générale confèrent à l'ensemble du rythme et un cachet qui, à défaut d'être prenants, possèdent le large mérite de soulever avec justesse la possible mise à plat des centres et périphéries sociaux à la suite d'un soudain dérèglement économique.

On dit souvent que le FFM présente des films dont personne n'a entendu parler auparavant, et pour cause : le festival accorde annuellement une large place aux premières œuvres. Que l'on soit sensible à ces balbutiements demeure affaire de goût, mais aussi de temps : avec plus de 400 films disponibles en seulement dix jours, le réflexe reste encore de se diriger en priorité vers les titres plus connus, et ensuite — si les paupières tiennent toujours le coup — de laisser la chance aux nouveaux talents. On retrouvait cette année une soixantaine de longs métrages de fiction disséminés au travers de l'ensemble des sections (sauf en documentaire, ce qui est bien dommage), et c'est donc en apnée qu'il fallait organiser ses choix, souvent guidés par un strict intérêt envers le synopsis, ou, comme c'est trop souvent le cas du FFM, par le pays de production. Prenons exemple sur le film **Pear ta ma 'on maf** (Les Yeux de la terre), réalisé et coproduit par Vilsoni Hereniko, originaire des Îles Fidji. Passé l'exotisme de la chose, il ne reste que bien peu à se mettre sous la dent, des erreurs de casting au scénario éculé... Au mieux, on peut généralement se fier aux festivals qui ont jalonné l'itinéraire de certains titres, ou la récente appellation contrôlée « Choix des critiques de Variety », qui s'avéra cette année étonnamment juste. De ce corpus jaillit **Chain** de l'Américain Jem Cohen, un essai mélangeant plusieurs genres et qui s'élabore avec une forte audace autour de la relation désincarnée qu'entretient l'Occidental moyen avec l'urbanisme fonctionnel (centres commerciaux ou de congrès, motels); on suit ainsi, en peu de mots et énormément de lieux, les parcours parallèles d'une itinérante et d'une directrice en voyage d'affaires. Malgré quelques scènes plus personnelles et l'éloquence de son montage, **Chain** est resté éminemment trop expérimental pour la horde de spectateurs qui rebroussa chemin durant la projection, peut-être sous l'impression d'avoir été momentanément téléportée au FCMM tant le film commandait une résilience « spectatorielle » certaine. **Una de Dos** (Une sur deux) de Alejo Hernán Taube table quant à lui sur la récente chute de l'économie argentine pour constituer le tableau éclaté d'un pays sans foi ni loi, à la merci de la révolte des commerçants et des chômeurs. Entre les

Pour peut-être pallier à l'absence du récipiendaire de la Caméra d'Or au dernier Festival de Cannes, le FFM a mis la main sur les deux mentions spéciales à ce prix, dont **Lu Cheng** (Passages) du Chinois Yang Chao — à ne pas confondre avec son compatriote Wang Chao, auteur en 2001 du solide **Orphelin d'Anyang**. Des adolescents provinciaux remettent en cause leurs engagements académiques en prenant la route vers la grande ville où ils investissent l'argent de leurs études dans une culture d'improbables champignons magiques ! En dépit de quelques redondances dramatiques, voilà une intéressante réflexion sur les déambulations de la 6^e génération, à mi-chemin entre Tsai Ming-liang et Theo Angelopoulos, présentant une Chine rurale splendidement cadrée en plans embrumés quasi fixes, peuplée de trains, de champs abandonnés et de brigands de petit chemin. L'autre « mentionné », le beaucoup plus solide **Khab-E Talkh** (Sommeil amer) de Mohsen Amiryousefi, est un film iranien comme on n'en avait plus vu depuis des lustres (disons depuis **Un temps pour l'ivresse des chevaux**, dernière Caméra d'Or iranienne, en 2000). Oubliez les tableaux culturels faussement naïfs et les personnages d'enfants aux quêtes à forte connotation politique : le film de cet ex-mathématicien est vivifiant, surprenant d'humour et formellement stimulant. On y assiste au lavage des morts, à la correction d'employés en plein milieu d'une entrevue en direct à la télévision, à l'absorption d'opium, à un combat avec l'ange Ezraël en passant d'une approche documentaire à un délire fictif... On est loin du clan Makmalbaf, et c'est tant mieux ! Décidément l'une des meilleures prises du festival.

En compétition mondiale, les programmeurs ont semblé préférer les films d'auteurs chevronnés en n'accueillant timidement que trois films sur les vingt et un sélectionnés. Sans cursus blindé, quelques cinéastes ont plutôt misé sur des acteurs connus du public. Dans **Le Rôle de sa vie**, François Favrat (et ses producteurs, on s'en doute) a confié les rôles du tandem principal à Karin Viard et Agnès Jaoui, qui portent largement ce mélodrame fort



Sommeil amer

honnête sur leurs menues épaules. C'est ainsi que le spectateur assiste à un faux duel (dont le climax n'arrivera jamais) entre une actrice de premier plan (Jaoui) et sa nouvelle secrétaire personnelle (Viard) ; à ce jeu classique d'opposition de caractères se substituera par soubresauts une timide étude sur le rapport de domination entre les tenants de la célébrité et leur cour, immédiate ou désirée. L'humiliation n'est jamais loin derrière la réplique assassine ou le regard vengeur que s'échangent, selon différents registres, la mante religieuse et sa dévote. Et si la vraisemblance du récit s'embourbe bien dans quelques raccourcis psychologiques, le film trouve sa justesse lorsqu'il ose s'aventurer hors du cinéma en s'appliquant à apposer l'envie et la dépossession sur quelques visages. Tout aussi classique mais moins schématique fut le mélo familial **Around the Bend** de l'Américain Jordan Roberts, autour d'une quête intergénérationnelle. Jamais trop loin de James L. Brooks, le film dresse avec densité et poids un constat peu flatteur des relations père-fils à l'aide d'un combo du tonnerre : Michael Caine, Christopher Walken — offrant sa meilleure performance depuis **Catch Me If You Can** — et le sous-employé Josh Lucas, tous provisoirement réformés de leur cabotinage routinier. À la fois conte de l'irresponsabilité patriarcale ordinaire et infopub longue durée pour les barils transgéniques du Colonel Sanders, cette comédie dramatique simpliste mais efficace relate les retrouvailles entre quatre générations tout juste avant que l'ainé ne passe l'aile de poulet à gauche. L'humour vient, de façon salutaire, refroidir les ardeurs moralisatrices de l'ensemble par le biais de dialogues concis soustraits au cynisme propre à ce type d'entreprise des douze dernières années. Absent aux projections montréalaises, Walken recevra donc par Fedex le Prix d'interprétation masculine, récompense qu'on aurait logiquement dû décerner aussi à ses deux autres comparses.

Un dernier mot sur le cynisme décrit plus haut. On s'en est servi dès la fin des années 1980 pour dénoncer tout et son contraire, bien sûr, mais aussi pour expier nos cas de conscience et notre manque d'appartenance au moment où tout discours devenait caduc. Malicieusement, le cinéaste Marcus Mittermeier s'en est servi, lui, à de plus « nobles » fins : faire triompher la morale, obtenir justice, rendre le monde meilleur, quoi ! Et ça donne **Muxmäuschenstill**, le demi-frère cadet de **C'est arrivé près de chez vous** (12 ans et bien des Tarantino se sont déjà succédé depuis cette incontournable petite bombe). Mux est un Torquemada de l'an 2000 : ce diplômé de philosophie flanqué

d'un caméraman en réinsertion sociale et d'une foi on ne peut moins déontologique casse des petits malfrats qui s'adonnent au vol, à la pédophilie ou aux simples excès de vitesse. Après avoir filmé leurs délits, il se permet de taxer ces prédateurs devenus proies en échange de son silence. En bon entrepreneur, il en vient à se payer des délateurs de tout acabit et ainsi à multiplier ses *Surprises, sur prises* déloyales afin de libérer Berlin de toute plaie civique. « Aujourd'hui Sodome, demain

l'Europe ! » semble penser Mux, disciple fascinant d'un nouvel ordre moral régit par un improbable manifeste de justice sociale où règne le principe selon lequel le crime (ou plutôt le criminel) paie. Saluons immédiatement Jan Henrik Stahlberg, frère spirituel outre-Rhin de Benoît Poelvoorde, dans le rôle de ce prédicateur morbide, et scénariste de ce pamphlet aussi bien élaboré que mal filmé. Mais, à défaut de maîtriser le format, un bon premier film doit après tout révéler une bonne histoire. ❧

Charles-Stéphane Roy

PODIUM DES PRIX DÉCERNÉS AUX PREMIÈRES ŒUVRES
(toutes sections confondues)

ZÉNITH D'OR

El Mago (Le Magicien) de Jaime Aparicio (Mexique)

ZÉNITH D'ARGENT

Tres Veces Dos (Trois fois deux) de Pavel Giroud, Lester Hamlet et Esteban Insausti (Cuba)

ZÉNITH DE BRONZE

Comment conquérir l'Amérique en une nuit de Dany Laferrière (Canada)

MENTION HONORABLE

Tying the Knot de Jim De Sève (États-Unis)

Muxmäuschenstill

